

## Cadence

### Mahité Breton

---

Numéro 163, automne 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Breton, M. (2019). Cadence. *Moebius*, (163), 57–62.

## cadence

Mahité Breton

Au sous-sol de l'unique bar gay d'une ville de fonctionnaires convenables, la leçon de tango s'achève. Les professeurs tamisent la lumière. La musique pop du bar envahit maintenant l'espace sonore laissé vacant. Les élèves gagnent le fond de la salle où bottes et manteaux attendent pêle-mêle dans l'obscurité. Les chairs se relâchent un peu, les conversations banales reprennent. Elles mettent fin à l'effort appliqué pour adopter, le temps du cours, une autre manière de se tenir et de bouger. Les lacets se dénouent, les fines ganses de cuir glissent hors des boucles pour libérer les chevilles. La délicatesse et l'élégance s'affaissent et disparaissent au fond des sacs. Les couples s'emmitouflent et repartent vers l'ordinaire de leur quotidien de neige, de vent mordant et de vaisselle à finir avant de pouvoir écouter une dernière émission sur Netflix et d'aller se coucher.

La musique recommence. La leçon terminée fait place à la milonga hebdomadaire. D'autres danseurs arrivent, se dévêtent de leur manteau et de leur foulard, retirent leurs bottes et les alignent le long du mur. Ils sortent leurs souliers de danse de leur sac, s'assoient, lacent, bouclent, puis

se déploie en hauteur, en longueur au-dessus de talons aiguilles ou d'empignes de cuir souple, brillant. Comme chaque jeudi, les professeurs ouvrent la soirée par une démonstration. Ils s'invitent l'un l'autre dans un tango magnifique, soudain lancés sur la piste sans que personne ait vu l'amorce de leurs pas, comme s'ils avaient toujours été là, à danser. Enfin libérés de la gangue pédagogique, leurs corps se rapprochent, se frôlent, s'étreignent.

Quelques élèves se sont attardés, accoudés à l'étroite tablette qui entoure la salle. Trop débutants pour s'aventurer sur la piste de danse, ils regardent. Simone se tient parmi eux, adossée à une colonne, ses sandales fines encore aux pieds comme un désir à demi oublié. Elle attend son mari, parti aux toilettes. Si quelqu'un le lui demandait, elle ne saurait dire pourquoi elle reste là, sans enlever ses chaussures. Peut-être espère-t-elle convaincre son époux de danser discrètement, en bordure de piste, un dernier tango, afin de pratiquer la figure compliquée qu'ils viennent tout juste d'apprendre, le ocho, que les Québécois d'ici prononcent « ot' show », en deux syllabes courtes et ouvertes qui contribuent efficacement à domestiquer l'âpreté du tango. Ou peut-être a-t-elle simplement été happée par le spectacle offert par les professeurs, et ne peut, pour un temps, que regarder, désirer. Elle voudrait habiter le corps de cette femme et danser ainsi, très proche de celui de l'homme. Non par attirance pour lui, bien que ses épaules larges et ses mains calmes lui plaisent : non, le corps de Simone se tend plutôt vers la sensation de la danse et des silhouettes en mouvement, l'une contre l'autre.

À demi cachée par la colonne de béton, Simone s'échappe, un instant, de la tension qui enserre toute sa

vie. Elle observe. Quelque chose en elle épouse la danse. Ça goûte l'érotisme. Sans bouger, elle savoure cette subtile jouissance partagée, un plaisir sensuel, même sexuel, qui serait toutefois très loin du gluant du sexe et de ses mouvements sans grâce.

Peu à peu, d'autres couples s'assemblent, s'invitent et se lancent sur le plancher de bois, miradas, cabezadas, abrazos. Courbes et arabesques vives, mouvements ronds, pivots, barridas. Les poitrines se rapprochent et les fronts s'inclinent pour mieux sentir la direction de la danse. Simone se laisse absorber par le jeu des corps qui s'abandonnent en improvisations tracées sur la musique, comme s'il y avait là, devant elle, la possibilité bien réelle de désapprendre une autre danse, celle qui fait de ses nuits un calvaire, un déchaînement de pendu au bout de sa corde. À force d'être scandées de cauchemars et de montées de terreur muette, ses nuits sont devenues le chemin de croix d'un non-souvenir dont il ne reste que la trace de l'oubli mal accompli : l'indécollable sensation d'une cadence étrangère imposée par les mouvements frénétiques d'un corps frémissant de plaisir contre son dos.

Debout parmi cet assemblage incongru de l'arc-en-ciel queer, du rouge tango et du beige bourgeois, Simone respire doucement, fascinée.

\*  
\* \* \*

Elle repart dans la neige avec Ian, son mari. Ses pieds brûlent dans les grosses bottes bordées de fourrure, rappel lancinant des lésions qui rongent sa peau, de la détérioration de son corps qui s'attaque à lui-même. Simone arrive à tenir le fil et le rythme de la discussion, mais son esprit

est ailleurs : dans l'inéluctable « devoir conjugal » que plus personne n'appelle ainsi, sauf elle. « Combien de fois par semaine un couple devrait-il faire l'amour ? » Question de sondage pop et réponses de sexologues : les couples sains font l'amour au moins une fois par semaine, ou deux, ou trois, elle ne sait pas. Elle sait seulement qu'elle préférerait l'éviter. Se faire un Bartleby du sexe : « Je préférerais ne pas. »

Elle déverrouille la porte, laisse passer son mari et retient le mouvement du vantail pour l'empêcher de claquer. Puis elle enlève ses bottes et monte lentement le long escalier qui mène à l'appartement familial. Elle s'avance dans le couloir festonné de moutons de poussière molle, entre dans la chambre de ses fils. Les rideaux restés ouverts laissent passer la lumière crue du lampadaire. Simone se penche en retenant ses cheveux pour déposer un baiser sur les joues encore douces, bien qu'elles aient déjà perdu la rondeur charnue de la petite enfance. Elle caresse les longues mèches blondes et s'attarde, immobile, pour sentir le mouvement des respirations régulières qui font palpiter toute la pièce d'une petite vie animale. Ian et elle sont rentrés plus tard qu'à l'habitude, l'aîné chargé de garder son petit frère s'est endormi.

Il faudrait maintenant qu'elle se dirige vers la cuisine, qu'elle passe devant le bureau où Ian a déjà ouvert son ordinateur pour répondre aux courriels de ses étudiants, et qu'elle s'attelle à la tâche de ranger la pièce. Il faudrait desservir la table, mettre les restes du souper au froid, empiler la vaisselle dans l'évier ; Ian la laverait plus tard. Elle devrait ensuite se démaquiller, se brosser les dents et les cheveux. Inévitablement, elle devrait aller se coucher : glisser la tête dans l'embrasement de la porte du bureau,

plisser les yeux dans la lumière trop vive, souhaiter une bonne nuit à son mari (en trois ou quatre mots, jamais les mêmes, comme s'il y avait une entente tacite entre eux, le défi tendre et obstiné de réinventer chaque soir la façon de se dire au revoir pour la nuit), puis repartir dans le couloir sombre, vers la chambre. S'étendre, droite et mince, sous le drap frais, le plus loin possible de l'époux qui viendrait la rejoindre plus tard. Se faire ligne compacte et dure, fermée à toute possibilité de câlin, de caresses, d'invitation à la tendresse, avec ou sans sexe. Se livrer ainsi à la nuit, dents serrées sur une plaque occlusale qui l'empêcherait de se broyer les molaires, sachant qu'elle finirait forcément par glisser dans l'autre nuit, celle où, désamarré du temps et de l'espace réels, se rejoue en boucle le calvaire de la cadence imposée il y a longtemps, dans un passé que le doute ne cesse de dissoudre dans la fiction. La nuit au fond de laquelle danse un corps qui ne saurait être le sien. Ce serait plutôt le corps d'une enfant, incrusté dans l'épaisseur de sa chair comme une tumeur. Une enfant emmêlée dans ses couvertures, qui aurait toujours trop chaud et mal au ventre; ce serait suspect, on l'accuserait de feindre pour attirer l'attention. Le corps d'une enfant couchée en chien de fusil, qui tressaute au rythme des coups de boutoir de celui qui savait si bien s'introduire dans sa chambre, sans faire craquer le plancher, pour y chercher son plaisir. Plus tard, très tard dans la nuit, sans pleurer, l'enfant tenterait tant bien que mal de remettre de l'ordre dans ses couvertures. Elle s'assoierait pour les lisser, avec application, depuis le pied du lit jusqu'à l'oreiller, puis se faufilet minutieusement en dessous, en causant le moins de plis possible. Elle se coucherait sur le dos, bien droite, au centre du matelas, à peine un renflement sous les draps, presque sans bouger, à l'exception de ses pieds

qu'elle froterait, le dos de l'un contre la plante de l'autre, comme deux petits enfants enlacés pour se réconforter dans le noir.

La main encore sur la poignée de la porte de la chambre de ses fils, Simone inspire profondément, décolle ses pieds du sol et se dirige vers la cuisine.